

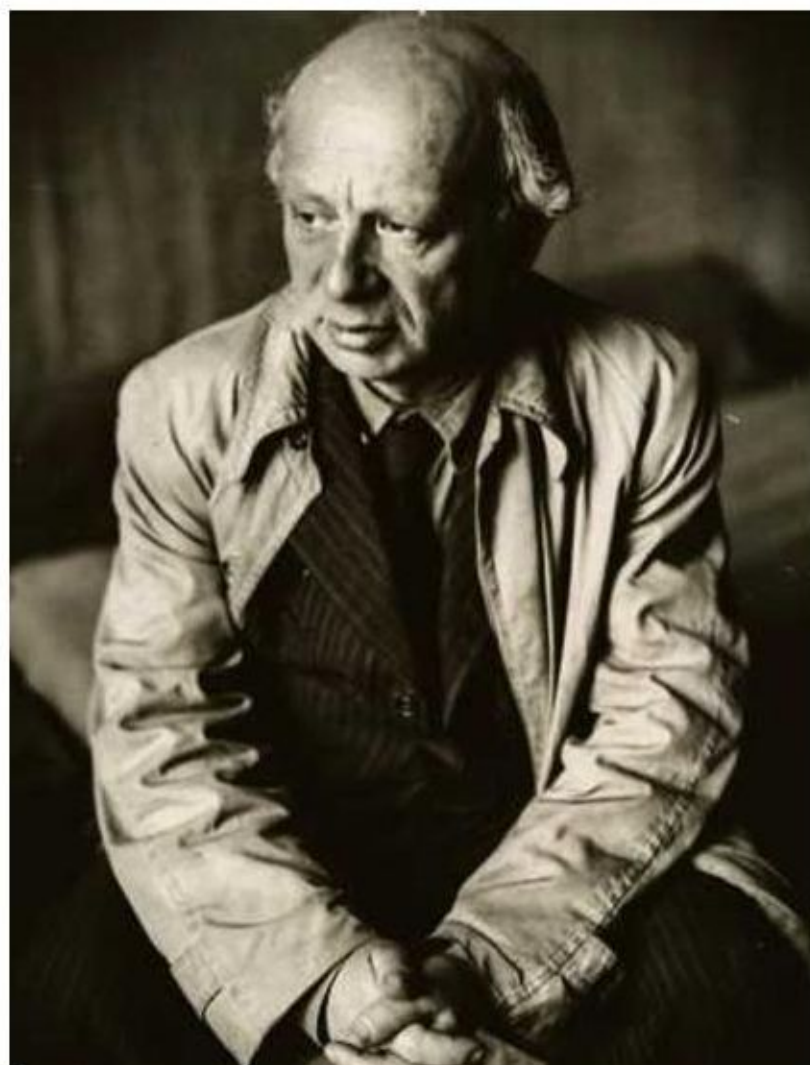
Ary Lochakow  
(1892-1941),  
le Poète David Knout,  
1923. PHOTO MAHJ

# PEINTRES JUIFS À PARIS

## Ombres de la Ville lumière

Deux expositions au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme reviennent sur le pouvoir d'attraction de la capitale française sur les artistes juifs. Si la première rend hommage aux stars de l'École de Paris, la seconde s'attache aux oubliés, fauchés par le nazisme.

Par **PHILIPPE LANÇON**



Hersh Fenster à Paris, vers 1960. MAHJ

**L**es Cahiers de Malte Laurids Brigge, publié par Rilke en 1910, commence par une évocation de Paris: «C'est donc ici que les gens viennent pour vivre? Je serais plutôt tenté de croire que l'on meurt ici.» Ces phrases pourraient figurer en exergue de la double exposition du musée d'Art et d'Histoire du judaïsme (Mahj) de Paris. La première montre les œuvres d'artistes juifs pour la plupart reconnus comme Marc Chagall, Chaïm Soutine, Sonia Delaunay, Ossip Zadkine, Jacques Lipchitz, Chana Orloff, Jules Pascin, Alice Halicka, etc. Ils viennent d'Europe centrale et de Russie (à l'exception de Modigliani), fuyant souvent persécutions et discriminations pour rejoindre avant et après la Première Guerre mondiale la ville qui symbolise la liberté et l'explosion des avant-gardes.

Les talents de ces artistes se posent sur les mouvements nouveaux pour y trouver peu à peu, comme des caméléons, leurs propres couleurs. Leurs formes unissent la vie du *shtetl* (le quartier juif en Europe centrale et en Russie) à celles de la Belle Époque, se développent dans le tourbillon des Années folles. Cubistes, réalistes, oniriques, abstraits, mondains, caricaturistes... une joie mélancolique souffle partout, et la guerre est le cyclone de leurs yeux. Ossip Zadkine, brancardier dans les tranchées, fait une magnifique série d'eaux-fortes. Entre autres, une vue aé-

rienne sur six corps dans leurs cercueils, près d'un poêle réchauffant inutilement les morts. Le grand tuyau les enjambe. Les têtes sont hors-champ. Titre: *le Dortoir*.

Une extraordinaire photo murale, à l'entrée de cette première exposition, montre trois des artistes souriant sur la route en costume noir, l'un en chapeau classique, les autres en chapeau melon, moitié Charlot du dernier plan des *Temps modernes*, moitié Kafka. On est en 1918. Ils rejoignent l'aube artistique parisienne. Vingt ans plus tard, la nuit tombera. La seconde exposition, née de cette nuit, est le post-scriptum et la boîte noire de la première: un mausolée à la mémoire des nombreux artistes juifs méconnus qui s'étaient installés autour de Montparnasse à la même époque et qui finirent dans les camps français puis d'extermination allemands, quand ils ne moururent pas à l'hôpital ou par suicide. La plupart d'entre eux sont oubliés et leurs œuvres ont presque disparu, soit détruites, soit volées. Comme le dit la commissaire Pascale Samuel, «pour eux, ce fut double peine».

### UN LIVRE POUR MÉMOIRE

Un livre de Hersh Fenster, *Nos artistes martyrs*, est le socle de ce mausolée. L'auteur, né en 1892 dans une famille de Galicie, arrive à Paris en 1922. Journaliste, engagé à gauche, antimilitariste, non violent et végétarien, mili-



tant dans l'autodéfense juive contre les pogroms, il a fui la Pologne où il travaillait. A Paris, il obtient en Sorbonne un diplôme lui permettant d'enseigner le français. Très actif dans les revues yiddish, il crée en 1939 un foyer destiné à aider les réfugiés juifs. A partir de 1941, il est interné dans différents camps. Une lettre de sa fille, cette année-là, au directeur du camp où il se trouve, en dit long sur l'époque: «Cher Monsieur le Commandant, je voudrais vous demander de bien vouloir libérer mon cher Papa ou de lui accorder une longue permission. Depuis que Papa n'est plus là, tout est triste, pas un rayon de soleil nous

éclaire. Croyez-moi je me sens comme une pauvre orpheline délaissée. Et vous qui avez peut-être des enfants, quand vous êtes séparés d'eux vous êtes tristes et vous pensez sans cesse à eux, et ainsi que vos enfants à leur papa. Et si vous pouvez me faire ce grand plaisir je serais très contente car Maman est souffrante et c'est moi qui dois m'occuper de tout. Je vous prie encore de bien vouloir m'accorder cette grande demande. Je vous remercie d'avance. Vivienne Fenster, 12 ans.»

Celle-ci tombe malade à son tour. Fenster, transféré dans un autre camp, n'obtient une permission que l'année suivante. Alerté sur ce qu'il ris-



## CULTURE/



oncle, le peintre Jules Adler (1865-1952), surnommé «le peintre des humbles». Jean Adler présente des œuvres à l'exposition internationale de 1937, devient professeur de dessin à Villejuif. L'une de ses fresques orne encore une école du XIII<sup>e</sup> arrondissement. Lui et son frère sont rafés le 12 décembre 1941, puis internés au camp de Compiègne. Fenster rappelle que l'armistice de 1918 fut signé dans cette ville et que, dans ce camp, «se trouve aussi René Blum, frère de Léon Blum, qui était le directeur des ballets de Monte-Carlo. René Blum partagera le destin des millions de Juifs martyrisés.» Jules Adler, lui, est dénoncé par un pharmacien parce qu'il est entré dans un square interdit aux Juifs. Interné à Drancy, il échappe à la déportation.

## EXCELLENTS PORTRAITISTES

76 artistes, 76 morts, presque tous oubliés: on lit ce livre et on parcourt l'exposition comme on découvrirait une plage couverte d'objets échoués là après un vieux et terrible naufrage, celui de l'humanité. Chagall écrit pour le livre un poème, «Aux artistes martyrs», qui commence par ces mots: «Les ai-je tous connus?/Suis-je entré dans leurs ateliers?/Ai-je vu leur art de près ou de loin?/A présent je sors de moi, de ma vie, je vais/vers leur tombe inconnue.» Certains n'ont droit qu'à quelques lignes, sans photo d'eux ni de leur travail, car Fenster n'a presque rien retrouvé. Ainsi, «Elisabeth Polak naît vers 1891 à Nijni-Novgorod, l'actuelle Gorki [redevue Nijni-Novgorod, ndlr]. Elle a vécu à Petrograd [redevue Saint-Pétersbourg]. Elle se fait remarquer par ses broderies très colorées, pleines de charme. Après la révolution, l'artiste quitte la Russie pour la France, où elle poursuit son activité artistique. Elle est déportée depuis Nice en 1943.» Et c'est tout.

D'autres ont laissé plus de souvenirs. Par exemple, Ernest Biro, dit Biri-Biri, né en 1905 en Hongrie. Il rejoint Paris à 27 ans, «sillonner la France, visite la Grèce et tous les pays des Balkans. Partout, on l'apprécie. On l'appelle le «charmant bohémien». Il se

rend à Genève pour assister aux assemblées de la Société des nations, où il croque les diplomates dont il capte les attitudes en quelques coups de crayon rapides.» Ses caricatures sont publiées dans la presse française et hongroise. L'une d'elles croque en 1934 un horrible personnage blond et rose à mèche et double menton, avec un nez pointu, un représentant du panslavisme. Le 14 juillet 1940, «commémorant la Bastille pour le peuple de Paris», l'artiste «prépare contre l'occupant des tracts appelant à la libération qu'il lance partout avec ses compagnons de lutte. Le 22 novembre 1943, Biro est pris par la Gestapo et conduit au camp de Drancy, d'où il est déporté.» Une note nous apprend qu'il part pour Auschwitz le 7 décembre, par le convoi 64.

Le peu d'œuvres rescapées montrent que certains d'entre eux étaient, en particulier, d'excellents portraitistes. Le Poète David Knout est peint en 1923 par Ary Lochakow, né en Bessarabie en 1892 et mort à la suite d'une opération en 1941 dans un hôpital parisien. Ce «véritable ascète», très pauvre, n'avait «qu'une seule passion: se vêtir comme il faut, et même à la dernière mode.» Quatre personnes suivent son cercueil, dont le sculpteur Jacques Cytrynovitch, lequel va mourir en déportation, «et une femme française.» David Knout était un poète juif russe, qui prit part à la Résistance en France. Il meurt en 1952. Sur le tableau, il a les yeux clos, comme s'il rêvait, et tient au niveau de la hanche, sous le bras, la tête de sa femme, comme si elle était coupée.

Elle a les yeux ouverts et, hors du cadre, elle est agenouillée. On dirait la tête de Madame Bovary transportée par le pauvre Léon Dupuis. Le poignet droit du poète est bizarrement plié vers le haut. La main nous fait un signe, mais lequel? Etre, et ne plus être... Si ces artistes avaient vécu, peut-être auraient-ils eu autant d'influence ici que les cinéastes juifs d'Europe centrale exilés à Hollywood en ont eue sur le cinéma américain. ◀

**CHAGALL, MODIGLIANI, SOUTINE... PARIS POUR ÉCOLE 1905-1940**  
jusqu'au 31 octobre  
**HERSH FENSTER ET LE SHTETL PERDU DE MONTPARNASSE**  
jusqu'au 10 octobre  
Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (75003)

que en y retournant, il entre avec sa famille dans la clandestinité, puis les trois passent en Suisse, où chacun est interné dans un camp de réfugiés différent. Ils rentrent à Paris en octobre 1945. Fenster découvre que la plupart des artistes qu'il a connus ont été assassinés. Il écrit alors, en yiddish, à compte d'auteur, ce livre pour mémoire, où chaque mort fait l'objet, par ordre alphabétique, d'une courte et intime biographie, de quelques lignes à quelques pages. Fenster a recueilli, de leurs proches survivants, autant de témoignages et de lettres qu'il a pu. Publié en 1951, son livre se vend à 345 exemplaires. Le voici, dans une co-

édition Mahj et Hazan, traduit, annoté et accompagné, pour chaque artiste, d'une photo et de la reproduction d'une œuvre. Dans la mesure du possible, il a été complété. Souvent, une petite note indique le numéro de convoi qui emporta l'artiste vers la mort de masse. Il faudrait dix Modiano pour retrouver leurs traces et évoquer leurs destins, mais il n'en existe qu'un. Le premier, Jean Adler, est parti pour Auschwitz le 27 mars 1942 par le convoi 1. Lui était né à Paris en 1899, d'une famille juive installée en France depuis longtemps. Il avait fait les Beaux-Arts, étudié avec son

RAPPEL DES GESTES ESSENTIELS N° 5  
ARRIVER À L'HEURE AU THÉÂTRE

Regardez l'heure sur votre billet



Regardez l'heure sur votre montre et courez

Les théâtres vous attendent.

Vos places sont sur [fnacspectacles.com](https://fnacspectacles.com) et en magasins.

fnac.com